



P. C. de  
VALLDEFLEUR

L'AVEUGLE DES BALEARES

S. I. T.  
NANCY

P. C. de VALLDEFLEUR

L'AN 2.000

RÉVÉLATIONS  
INVENTIONS  
RÉFLEXIONS  
DE

**BERNAT**



L'AVEUGLE DES

**BALEARES**

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I. — Retour au pays natal .....	p. 9
CHAPITRE II. — De l'administration municipale Majorque .....	p. 19
CHAPITRE III. — Des différents états de l'eau ..	p. 45
CHAPITRE IV. — De la formation du sol .....	p. 71
CHAPITRE V. — Du dynamisme et de la fabrica- tion de l'huile d'olive .....	p. 83
CHAPITRE VI. — Du cancer .....	p. 99
CHAPITRE VII. — De la navigation maritime ..	p. 109
CHAPITRE VIII. — De la vie .....	p. 143
CHAPITRE IX. — Des chemins de fer .....	p. 183
CHAPITRE X. — Du monde .....	p. 215
CHAPITRE XI. — Du cerveau .....	p. 231
CHAPITRE XII. — Notre dernière sortie .....	p. 239

Toutes les explications et résumés contenus dans cet ouvrage sont le résultat du raisonnement par la sub-science empirique.

Les notes consignées datent de 1907 à 1930.

Les personnages mentionnés, les chasses de nuit et les lieux où elles se sont déroulées sont exacts. Mais certaines personnes sont interverties.

Les moments des entretiens ne sont pas précis, ni les dates qui n'ont pas été exactement notées.

Le lecteur doit tenir compte que Bernat ne savait ni lire, ni écrire et qu'il se trouvait isolé dans un village de montagne.

Seuls, les voyageurs, les touristes, les revues internationales et les journaux scientifiques — revues que des amis, et plus particulièrement M. François, lui lisaient — pouvaient l'aider à forger ses réflexions. Vous en trouverez parfois d'anodines, d'intéressantes, d'aberrantes, d'autres ingénieuses, perspicaces, originales, mais toujours dérivant du bon sens de l'homme cherchant à comprendre et à s'instruire.

Sa devise était :

« L'homme sans ambition,  
« C'est un repas sans boisson ».



BERNAT

faciliter un trépas sans souffrances sans que les religions s'y opposent après dix ou trente jours de réflexion.

Nous étions arrivés aux abords de Valldemosa. J'invitai Bernat à venir prendre l'apéritif, quand il me dit :

— Puisque nous mangeons ensemble ce soir, je vais descendre jusque chez moi pour soigner mes moutons, je serai de retour à huit heures et demie.

Le souper s'est passé agréablement, avec la reprise des exploits de nos chasseurs aux résultats minables. J'étais sans cesse attaqué par Cristin, qui ne pouvait me pardonner de m'abaisser à pratiquer la chasse aux lapins, juste bonne, d'après lui, pour les braconniers. On s'est quitté à une heure. Bernat s'est chargé de conduire à leurs demeures quatre ou cinq convives car la nuit était très noire et on voyait difficilement le chemin.

Avant de me quitter, Bernat s'adressa à moi :

— Si tu veux, vers quatre heures, nous pourrions aller faire un tour jusqu'au petit portail. On se rejoindra à Son Batiste.

— D'accord.

*Oh ! vite, vite, vite, encore plus vite,  
Toujours plus ; à l'homme pour le satisfaire  
Celle de la lumière n'est pas interdite,  
Mais il lui reste beaucoup à faire.*

J'étais au rendez-vous de quatre heures, afin d'éliminer les autres oisifs des promenades journalières. Pendant que j'attendais Bernat, je suis allé boire un peu d'eau fraîche à la fontaine de cette ferme, pour me rappeler ma jeunesse et manger quelques myrtilles et « jinjols ». Ces arbustes entourent une grande table de granit, devant la fontaine.

Dès l'arrivée de Bernat, nous reprîmes la route trop fréquentée à ces heures pour entamer une discussion sérieuse et intéressante. Avant d'arriver et après avoir dépassé la ferme de Son Mas dans la plaine du Roy, Bernat me fit contourner à droite et nous avons pris un chemin praticable pour personnes et mulets, qui dominant la mer, suivait la falaise. Là, j'ai contemplé surtout le rivage qui attirait mon attention par son calme plat et la limpidité de son eau. On voyait le fond de la mer jusqu'à une profondeur de dix ou quinze mètres et cela bien que je sois à quatre cent cinquante mètres de hauteur. C'est quelque chose d'impressionnant de voir ainsi le fond de la mer et les gros rochers, comme si l'on se trouvait tout près.

Bernat m'avait laissé m'extasier, sans m'interrompre, pendant dix minutes puis il me dit :

— Tu connais bien la « Marine », Pierrot ? Je la connais bien pour y avoir travaillé à couper des pins, travail très pénible pour un adolescent comme moi, ensuite, pour avoir parcouru toute la vallée à la recherche de chèvres sauvages.

BERNAT

— J'ai souvent entendu parler de la prise des chèvres sauvages, mais je n'y ai jamais assisté. Mais comment savez-vous qu'elles sont sauvages ?

— C'est très facile. On les reconnaît à leur robe ; elles ont une large raie noire de dix centimètres environ, depuis la tête jusqu'à la queue comprise, suivant l'épine dorsale, des côtés rouge-brun, les poils du ventre et des pattes noires ainsi que la tête, presque pas de pis.

Une fois, nous avons capturé un bouc qui avait des cornes de soixante-dix centimètres, enroulées en spirale par trois fois ; elles s'éloignaient de la tête à plat. La bête, vue de haut, formait une croix. Ce bouc avait un poids double de celui d'une chèvre normale. C'était la cinquième année qu'on cherchait à le prendre ; ça n'a pas été facile. Pour capturer ces bêtes, il fallait les amener dans un creux de rocher à la falaise qui se trouve un peu plus loin, soit au rocher en face, de l'autre côté de la cuvette, avec l'aide des chiens habitués à ce travail.

C'était dangereux car les bêtes se plaçaient tout en haut de ces recoins et, sur les aiguilles formées par les roches, pour suivre nos manœuvres, dans leurs sauts périlleux elles faisaient tomber de grosses pierres dans un fracas épouvantable. Il ne fallait pas s'endormir pour les éviter. Un des hommes habitués à ce travail montait le plus haut possible avec un long bambou et une corde enroulée comme un lasso et les prenait. Dès que le bête se sentait prise, elle s'élançait du haut des rochers, parfois d'une hauteur de trente ou quarante mètres. On se cachait, comme on pouvait, pour se mettre à l'abri de la pierraille tombée. On prenait soin d'enrouler la corde autour d'un rocher ou d'un arbuste, car sans cette précaution, il aurait été impossible de retenir l'élan pris par la chèvre. Parfois la corde se cassait et la chèvre prenait la clé des champs.

Pour les maîtriser, il fallait serrer très fort, avec de bonnes cordes, les jarrets sur le gros nerf, les conduire

L'AVEUGLE DES BALEARES

jusqu'aux mulets et les amener ainsi à la ville. Tu vois, Bernat, que je connais bien toutes les parties de cette vallée du haut en bas.

— Puisque tu connais mieux que moi la Marine, cela facilitera beaucoup l'explication que je voudrais te donner.

Figure-toi que j'ai passé plusieurs années à réfléchir à toute une série d'événements, dont le dénouement se ferait dans cette vaste cuvette, en forme de fer à cheval, d'une hauteur d'environ quatre cents mètres, de douze cents environ de large et autant de long.

J'ai eu l'idée qu'en l'an 2000, les nations, grandes et petites, se seront mises d'accord sur beaucoup de points et que ce premier jour du vingt et unième siècle de l'ère chrétienne serait fêté par des réjouissances exceptionnelles. Cette grande cuvette serait transformée en cirque pouvant contenir quatre millions de personnes, disons de spectateurs.

— C'est un rêve que tu as fait là, Bernat !

— Non, Pierrot, ce n'est pas un rêve. C'est une possibilité réalisable à l'époque que j'imagine, soit vers la fin de l'an 1999 ou au premier jour de l'an 2000.

— Tu m'as souvent bouleversé, mais cette fois, je me trouve complètement abasourdi quand tu me dis que ce n'est pas un songe.

— Je ne dis pas que l'idée sera réalisée, mais qu'il serait possible de la faire.

— Même si ce grand cirque était organisé pour recevoir quatre millions de personnes, il faudrait qu'elles puissent y venir, qu'elles puissent s'y désaltérer, manger, etc...

— Justement, j'ai imaginé ce cirque pour parler de l'organisation intérieure et extérieure, de la manière de s'y rendre dans la journée, d'assister aux spectacles et d'en retourner dans la soirée, soit à son domicile, soit dans